

UNE VISITE AU « WONDERLAND » PAYS DES MERVEILLES

par

L. KUENTZ

« Wonderland », pays des merveilles, tel est le nom que les Américains ont donné à l'une de leurs réserves nationales, celle du « Yellowstone » (Roche Jaune), fameuse dans l'univers tout entier à cause des rares beautés de ses paysages et des curieux phénomènes de la nature qu'on y trouve réunis.

Nous n'avons pas la prétention de parler de quelque chose d'inconnu, journaux et revues ont assez souvent signalé les curiosités du célèbre parc ; dans cette Revue même (1), M. J. Berlioz a traité ce sujet, très intéressant, en se plaçant au point de vue scientifique, pourrions-nous dire. Or, comme on ne se lasse généralement pas d'admirer les beautés de la nature, nous ne craignons pas de parler encore de ce parc splendide, mais au point de vue touristique et cela sous la conduite de l'un de nos bons amis américains, photographe officiel du parc.

Rappelons tout d'abord que cette réserve est située sur le versant oriental des Montagnes Rocheuses, dans l'angle Nord-Ouest de l'Etat de Wyoming et s'étend sur des parties des Etats d'Idaho et de Montana. Elle a 62 milles de longueur et 54 milles de largeur (100 kilomètres sur 86 kilo-

mètres), avec une superficie de 870.000 hectares, égale à celle de la Corse ou de la Côte d'Or. C'est un haut-plateau d'une altitude moyenne de 2.000 mètres, entouré de cimes neigeuses dont certaines dépassent 3.000 mètres.

Cette petite Suisse volcanique, découverte par John Colter, l'un des membres de l'expédition de Lewis et Clark, en 1807, fut visitée en 1834 par W. A. Fivris, un chasseur de fourrures qui en publia la première description, taxée d'exagération jusqu'en 1869, époque à laquelle Folsom, Cook et Peterson, en firent l'exploration scientifique.

Trois ans plus tard, en 1872, le gouvernement des Etats-Unis, pour en préserver les curiosités et les beautés naturelles, fit de ce territoire un parc national, c'est-à-dire l'interdit à l'exploitation et à l'habitation. Seuls quelques hôtels ont été autorisés à s'installer, sous le contrôle de l'Etat, près des points principaux d'attraction.

On arrive au Yellowstone par le chemin de fer du Nord Pacifique pris à Livingstone, et qui pénètre à trois milles en avant dans l'intérieur du parc. Une fois parvenu à ce point, dénommé Mammoth hot Springs (Sources chaudes du Mammoth), le touriste prend vers le Sud la route

(1) *La Terre et la Vie*, N° 2, Mars 1931.

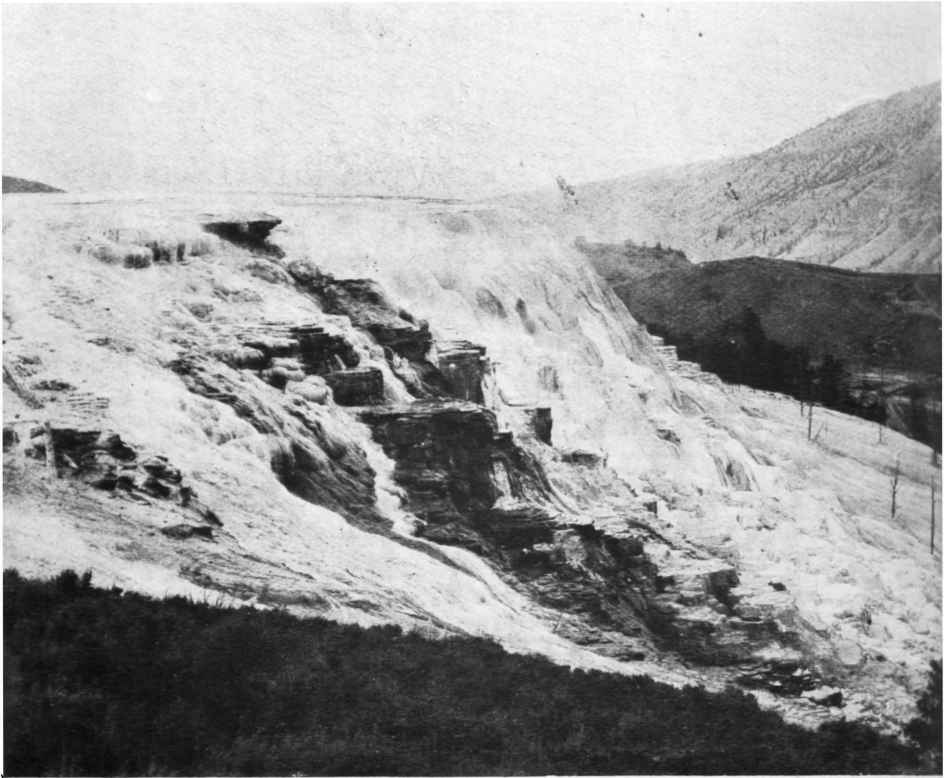


Photo Union Pacific System.

La terrasse du « Pupitre » aux Sources chaudes du Mammoth.

longue de vingt sept milles qui le conduit vers des merveilles de plus en plus rares, de plus en plus surprenantes.

Il nous serait difficile, au cours de l'espace forcément restreint qui nous est réservé, de décrire en détail les grandes attractions qui s'offrent au touriste du Yellowstone. Nous ne pouvons que noter assez rapidement, celles que l'on vante le plus, sans pouvoir d'ailleurs nous flatter d'en exprimer par des mots ou des images, qui pâlisent toujours auprès d'une éblouissante réalité, la prodigieuse variété de formes et de couleurs.

Si pourtant le lecteur veut bien nous suivre, nous l'arrêterons d'abord devant les « Mammoth Hot Springs » qui se présentent à lui sous

l'aspect de deux gigantesques terrasses de grandeur inégale, composées de chaux, de silice et de soufre, et dont la teinte dominante est le blanc grisâtre tacheté d'ocre, de brun, de vert, de rose et de jaune sulfureux.

La plus basse terrasse, et la plus ancienne, se dresse en face d'une colline rocheuse de 2.000 pieds de hauteur, « Black Tail Mountain », avec laquelle elle forme une vallée arrosée par la rivière Gardiner. Après avoir porté durant des siècles, sur son plateau d'environ six mètres de longueur, les sources chaudes dont le flot en s'écoulant se refroidissait et se solidifiait peu à peu, elle est aujourd'hui complètement aride et l'on ne voit plus à son som-

met que les cratères béants de ses geysers, bouches d'ambre où de grands Pins ont insinué leurs racines, et, sur ses flancs, la trace onduleuse d'une cascade de granit pétrifiée en tombant.

Toute différente, la plus haute terrasse est en pleine activité ; ses degrés inférieurs d'une blancheur neigeuse et du dessin le plus délicat, portent des colonnes, des piliers et des murs arrondis en forme de tribunes, d'une masse rougeâtre, rappelant les marbres de nos Pyrénées.

Sur le plateau vingt mares d'un liquide bouillant, brillant et vaporeux se touchent, refluent l'une dans l'autre et, séparées par de légères parois de teinte coralline, forment en se mêlant une nappe d'eau multico-

lore, dont les flots rident les surfaces rouges et blanches des terrasses, en même temps qu'ils bâtissent et remplissent les bassins contournés en tribunes ou en chaires à prêcher.

Ces mares, colorées par d'innombrables combinaisons de soufre, de magnésie et de soude, sont naturellement, ainsi que leurs capricieux réceptacles, d'une richesse de tons fulgurants ou morbides, d'une diversité de nuances, éteintes ou enflammées, à défier, par la violence de leurs contrastes, la palette la plus hardie du coloriste et l'imagination orientale la plus éprise de lumière. De quelques-unes remontent à l'air des bulles semblables à des globes phosphorescents, qui n'en agitent même pas la surface ; d'autres, le liquide

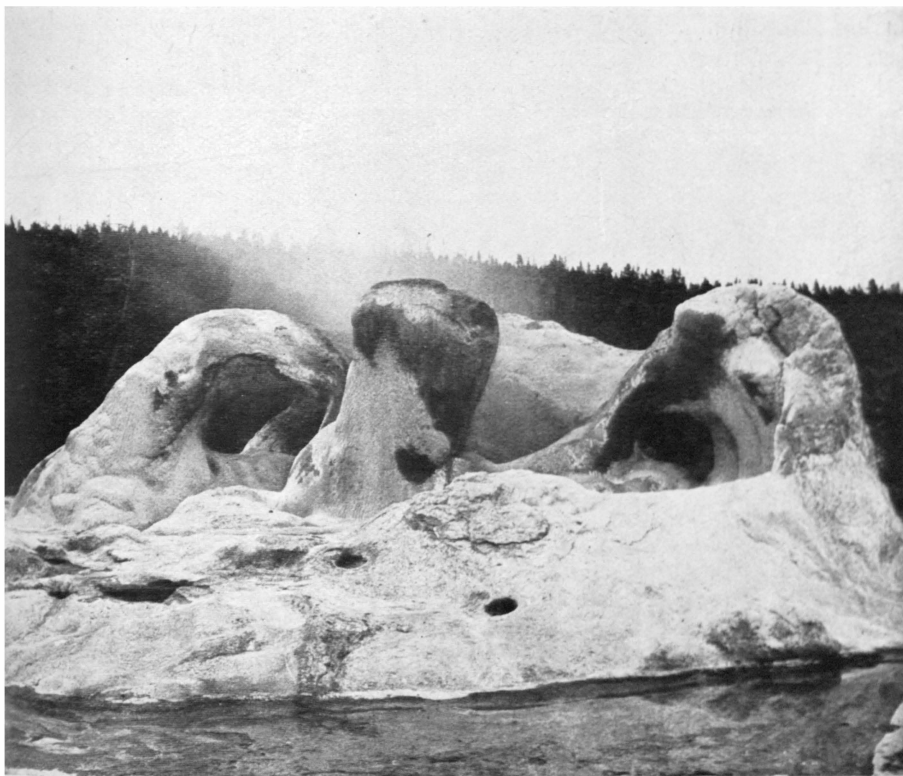


Photo Union Pacific System.

Le Geyser de la Grotte — Le plus bizarre de tous les jets d'eau chaude.

jaillit avec la régulière pulsation d'une fontaine et sur des plans de chaux sèche se creusent des vingtaines de fosses pleines de soufre en fusion, d'où s'échappent des fumées vénéneuses. Malgré leur apparence plutôt répulsive et l'élévation de leur température qui varie de 120 à 140° Fahrenheit, ces mares offrent des bains que l'on affirme exquis et une boisson sans doute curative et recommandée à leurs malades par les médecins de New-York ou de Chicago.

Dans le bassin du « Norris Geyser », à la source de la rivière Gibbon, affluent de la Madison, et au delà des collines rocheuses d'obsidienne (Obsidien Cliffs), murailles de verre volcanique de cinq cents mètres de longueur et de deux cents pieds de hauteur, nous arrivons

dans la zone des geysers, dont chacun a son individualité.

Les grands ont seuls un nom et une histoire. Il y en a plusieurs centaines de petits qui couvrent de fumerolles des vallées entières. L'effet de masse est curieux : on ne les distingue pas en particulier. Le jeu puissant des premiers rôles mérite par contre une description.

Les jaillissements se font à des intervalles très différents. Le « Constant » fonctionne avec des pauses de 20 à 55 secondes. Le « Vieux Fidèle » (Old Faithful) se met en mouvement toutes les 60 à 80 minutes, tandis que le « Grand » ne réapparaît que toutes les 16 à 20 heures. Le « Géant » lui, se repose de cinq à quarante jours.

Il y a des variations dans la durée des jaillissements. Le jet de la « Mi-



Photo Union Pacific System.

Le lac du geyser. — Morning Glory (Gloire du Matin). doit son nom à sa magnifique coloration.



Photo U. S. Forest Service

Arbres pétrifiés, On reconnaît parfaitement dans leur gaine de pierre des Magnolias, des Pins, des Tilleuls, des Frênes, des Ormes.

nute » ne dure que de 15 à 30 secondes; celui du « Grand » dure exactement une heure. « L'Eventail », comme son nom l'indique, se déploie au sortir de l'orifice et retombe en double gerbe.

La hauteur des jets de ces geysers est également variable. Alors que celui du « Joyau » ne monte que de 1 m. 50 à 3 m., celui du « Géant » monte à 60 ou 80 mètres.

Enfin ces geysers diffèrent dans leur structure.

Le « Castle Geyser » par exemple, a une structure tout à fait originale. Le cratère s'élève en forme de tour, dressée au sommet de plusieurs étages de bassins. Le bassin central est profond et c'est de là que l'eau bouillante fuse par intervalles à 50 ou 75 mètres de haut, pendant une

demi-heure. Les rayons du soleil se brisent, au contact de cette masse jaillissante, en poussière d'arc-en-ciel et tout le cratère d'eau s'irise de teintes incandescentes.

La majesté est, au contraire, l'attribut du « Vieux Fidèle ». Son cratère, de forme oblongue, de 4 mètres de hauteur, est évidé en coupes et en petites dépressions au sommet. Seul de tous, il annonce son activité par un grondement prolongé qui avertit le spectateur de se préparer à le contempler.

Après cette espèce de prélude renouvelé quatre ou cinq fois, une grande et blanche colonne de vapeur et d'eau monte lentement dans l'air. Cette colonne s'accroît graduellement et, au bout de 20 secondes, elle devient une énorme et mugissante

fontaine d'écume blanche, traversée de flèches liquides d'un vert pâle. Le vent agissant sur cette colonne de vapeur et d'eau volatilisée la déploie en forme de bannière. Parvenue à 150 pieds d'altitude, la colonne s'y maintient durant quatre à cinq minutes, puis peu à peu descend et rentre enfin dans son laboratoire souterrain. Tel s'éteint un feu d'artifice.

Les geysers « Géant, Lion, Grand, Splendid, Morning Glory, et Rose of Montana », dont la structure évoque l'image de fleurs monstrueuses, ont chacun leur caractère particulier et mériteraient, certes, une mention spéciale que nous regrettons de ne pouvoir leur accorder ici.

Mais les sources chaudes et les geysers ne sont pas les seules merveilles du Yellowstone. Il nous faut

encore signaler les grands rapides et surtout le Grand Canyon qui parachèvent la gloire sans rivale de cette merveilleuse contrée.

Les rapides se précipitent entre des rocs harmonieusement déchiquetés et drapés de noires forêts, où, par dessus et autour de fantastiques rochers obstruant leur cours, ils tournoient, sombres et puissants, en produisant une multitude de tourbillons et de cascades. Douze fois, ils se heurtent à de gigantesques piédestaux, carrés et grimaçants supports d'un seul Pin, planté là comme une vigie. Au pied des rapides, la rivière dessine une fine sinuosité, et brusquement écourtée à la rencontre de grandes masses de roc brun, saute d'une crête déchirée par les flots, d'une hauteur de cent soixante pieds.

Cette trompe d'eau s'apaise et,

limpide coulis d'émeraude, s'avance au Nord vers le bord des grandes cascades. Là, elle s'élargit jusqu'à atteindre cent cinquante pieds et tombe majestueusement, de trois cent quatre-vingt-quatorze pieds de hauteur, dans le Grand Canyon.

La scène est superbe : devant vous s'étend le Canyon, vaste gorge serpentine, ses pics, tours et dômes : en bas, se dres-



Photo National Park Service.

Le grand Cerf Wapiti.



Photo National Park Service.

L'Elan américain (*Alces americanus*).

sent de formidables roches, le tout ruisselant d'or jaune et de vermillon mêlé de pourpre. Au-dessus de vous le ciel est d'azur foncé, la crête des collines se voile du feuillage presque fluide des Pins et leurs flancs sont multicolores ; dans les profondeurs des ravins la rivière semble un brillant ruban vert, moucheté de neige ; à votre côté, le rideau de la grande cascade, vert d'émeraude et blanc, s'effrange et se brode d'écume légère comme une mousse de soie.

La longueur du Canyon est de vingt milles (huit lieues environ), et la hauteur de ses murailles varie de

1.100 à 1.300 pieds. Au sommet, ces murailles s'écartent de 500 à 800 pieds. Au fond il n'y a guère d'espace que pour la rivière large de 30 à 60 pieds. D'un bout à l'autre de cette gorge, le flot courant mugit sur les rapides et s'écroute en cascades de 1 à 20 pieds de profondeur. Ce sont ces chutes qui, vues du sommet des collines, semblent de simples taches d'écume. Sur plusieurs des obélisques et des clochers qui surgissent des pentes inférieures les Aigles ont bâti leurs nids, et on peut les voir élever leurs aiglons.

A huit milles en avant du Canyon, une petite rivière se précipite en

grondant de la crête du mur oriental et fait un plongeon de huit cents pieds. On l'appelle : la cataracte de la « Corde d'argent ». Sur un autre point, un court geyser, au fond du Canyon, verse son jet brûlant dans les ondes glacées. Contre chaque rive, une dizaine de chutes anonymes seraient fameuses en Europe. A la Tour des cascades, de grands rocs pareils à des clochers de cathédrales, percent l'air et surplombent le bord escarpé, d'où tombe le torrent des eaux tumultueuses... Rien n'est plus vaste, ni plus magnifique !

Les forêts fossiles situées dans la partie Nord de la réserve méritent, elles aussi, un déplacement.

On rencontre particulièrement à « Specimen Ridge » (Crête des spécimens) — un pic qui s'élève presque verticalement à une hauteur de deux mille pieds — de nombreux troncs d'arbres fossiles échelonnés sur des niveaux différents. Une étude approfondie de cette région porte certains savants à croire qu'une dizaine de forêts, pour le moins, se sont succédées ici, les unes par dessus les autres. Des éruptions volcaniques engloutirent toutes ces forêts telles qu'elles étaient. Avec le temps, d'autres surgissaient de terre, pour être engouffrées à leur tour et ainsi



Photo National Park Service

Jeune Antilope.

de suite pour une dizaine de niveaux forestiers. On reconnaît parfaitement, au milieu de ces arbres pétrifiés, des Magnolias, des Tilleuls, des Frênes, des Ormes, des Pins, dont les gaines de pierre atteignent jusqu'à douze mètres de haut et parfois sept à huit mètres de circonférence.

Enfin, le Yellowstone est un des plus vastes refuges d'animaux sauvages qui sont rigoureusement protégés par les autorités du parc.

Evidemment, les touristes voyageant en autocars ayant des itinéraires fixes, rencontrent assez rarement ces bêtes, mais le promeneur solitaire qui veut se donner la peine de faire l'ascension des montagnes ou de pousser à pied ou à cheval jusqu'aux endroits éloignés du parc, ne manque jamais d'en rencontrer un grand nombre.

On y voit tout d'abord des Bisons,

derniers survivants de ceux qui jadis peuplaient par millions les immenses plaines du Far West. Ces « rescapés » croissent et se multiplient du reste, de façon très intéressante. puisque, aujourd'hui, leur troupeau comprend plus de 1.000 têtes.

Les Cervidés sont largement représentés dans le parc. Les touristes peuvent y rencontrer les Antilopes à cornes fourchues, le grand Elan et le grand Cerf Wapiti. En hiver, les Elans descendent dans les vallées où l'on en compte jusqu'à 10.000 à la fois. En été, ils grimpent sur les hauteurs et comme il en vient de tous les côtés, ils constituent parfois

un troupeau de plus de 30.000 individus.

Les Mouflons s'éloignent des routes fréquentées, durant la saison du tourisme, mais en hiver, ils sont d'une remarquable familiarité et se laissent facilement photographier au moment où ils viennent manger le foin disposé à leur intention le long des sentiers.

Signalons aussi les Castors, ces ingénieux architectes à quatre pattes qui, malheureusement, deviennent de plus en plus rares, même aux Etats-Unis. On les aperçoit fréquemment occupés à construire ou à réparer leurs curieuses digues.

Les Ours du Yellowstone, Grizzlys



Photo National Park Service.

La fillette du superintendant du parc est en train de jouer avec deux jeunes Faons.

et surtout Baribals, presque aussi renommés que ses geysers, viennent tous les matins de la saison, par groupe de dix à douze, manger les déchets de cuisine que leur donnent les employés des hôtels. Ils quêtent également les friandises auprès des touristes passant en autocar sur les routes les plus fréquentées. Les vacances des touristes sont les leurs, car ils n'ont pas à se préoccuper de leur nourriture. Ils sont joueurs, quelquefois amicaux, à condition qu'on ne les agace pas, et ils volent effrontément tout ce qui se mange, de préférence le petit salé et les confitures.

On raconte à ce propos de plaisantes aventures et celle d'un ingénieur chargé de différents travaux dans le parc est assez typique. Attendant sa femme, il s'était procuré à son intention des desserts variés, entre autre des confitures. Il enferma le tout dans une malle placée sous son lit. Un Ours vint visiter la tente, fit sauter la serrure du coffre et, non content de savourer les confitures, essuya sur les draps blancs ses pattes souillées de marmelade !

Maitre Martin sait même à l'occasion être un grand humoriste. Des touristes taquinaient un jeune Ours qui prenait d'abord la chose avec philosophie. Une vieille et digne dame, encouragée par son air débonnaire, se pencha pour le caresser, mais l'animal, finalement agacé, lui enleva d'un coup de patte son chapeau de tulle rose, emportant du même geste la blonde perruque qui la rajeunissait !

Faut-il ajouter que, chaque année, plusieurs centaines de mille de visiteurs défilent dans cette région que les Américains ont dénommée justement « Wonderland », pays des merveilles, et que le Gouvernement,

craignant avec raison de l'abandonner à des spéculateurs qui l'auraient vite gâtée, a déclaré propriété nationale

La visite du « Wonderland » s'effectue en quatre jours et demi, au prix forfaitaire de 54 dollars (1.350 francs) pour les touristes logeant dans les hôtels et 45 dollars (1.125 francs) pour ceux qui descendent dans les lodges, groupements voisins de chalets plus démocratiques.

Le Yellowstone Park a quatre portes d'où partent les circuits automobiles. Le record de 1929 était 3.689 personnes entrées en une seule journée, celui de 1930 s'élève à 4.212. Le plus grand des hôtels, celui du Lac, ayant de la place pour 700 personnes et les lodges adjacentes pouvant en héberger deux ou trois cents, une rudimentaire opération mathématique démontre que ces 4.000 visiteurs doivent, en quatre groupes de mille, se céder mutuellement la place sous peine d'embouteillage. On arrive, on couche, et on repart.

Les caravanes, d'une dizaine d'autocars à onze voyageurs par car, se mettent en route, au chronomètre, sous la surveillance de managers armés de porte-voix. Les valises sont rangées en files géométriques sur le vaste perron, soigneusement numérotées, et sont engouffrées en trente secondes dans les coffres arrière par une chaîne de valets qui se les passent comme des ballons de rugby.

C'est d'une méthode et d'une rapidité dignes d'admiration.

Disons en terminant qu'étant donné le nombre formidable de touristes, les accidents sont inévitables. Ils sont, ordinairement, le fait d'imprudences. Certains touristes, ne se rendant pas compte que l'eau crachée par les bouillottes souterraines



Photo Union Pacific System.

Les Ours sont familiers avec les touristes, à condition toutefois que ceux-ci s'abstiennent de les taquiner.

atteint et dépasse quelquefois 100°. centigrades, franchissent les palissades pour voir de plus près et sont éclaboussés. D'autres s'avancent, toujours en dépit des palissades, sur des croûtes de limon d'apparence solide

et s'enfoncent en se brûlant les pieds.

Notons cependant que le pourcentage des accidents graves est réellement infime (2 ou 3 par an) et les brûlures superficielles sont les seules que l'on ait, en général, à soigner.

